

Fabienne JEANNE

Moi, chat et heureux de l'être



Chapitre 1

Les premiers mois

Je vais vous raconter mon histoire, l'histoire de ma vie, une vie bien remplie, pleine d'aventures extraordinaires et parfois aussi de mésaventures.

Je l'ai écrite pour tous ceux qui croient que les animaux quels qu'ils soient n'ont pas d'âme, pour ceux qui pensent que les chats en particulier, ne sont bons qu'à chasser les souris, et pour prouver à tous ceux qui n'aiment pas les animaux, que nous sommes bien des êtres vivants et que même sans la parole nous savons très bien nous faire comprendre et nous éprouvons des sentiments aussi forts que vous, les êtres humains.

Tout a donc commencé le jour de ma naissance. C'était l'automne. Les arbres avaient revêtu leur parure dorée et Dame Nature avait peint les feuilles du ton le plus jaune aux orangés roux jusqu'aux bruns caramels. Le soleil de cette fin de journée d'octobre

donnait à ces couleurs un reflet lumineux au ciel.

Mon père, que je n'ai jamais connu, était un mâle de race « tigré européen ». Comme tous les chats mâles, il était individualiste, ne recherchant pas spécialement la compagnie de ses autres congénères. Puis est arrivée la période de reproduction et il a séduit ma mère. La simplicité et la rapidité d'un amour au clair de lune un soir de fin d'été entre ce fier matou, roi du quartier, et ma mère, une chatte de gouttière, née au petit bonheur quelques années plus tôt. Aussitôt après leur accouplement, il avait repris sa vie d'ermite en la laissant seule pour s'occuper de ses petits. Ma mère était une jeune chatte de quatre ans, sans pedigree, sans race particulière, mais d'une beauté incomparable. Après neuf semaines de gestation, de cette première portée, lors d'une nuit douce et claire, elle avait mis au monde trois chatons dont moi, trois vrais petits diables. Et c'est ainsi que je partageais mes premières heures avec mes deux autres frères. Ma mère nous léchait très soigneusement avec amour pour stimuler notre éveil. Mes premières tétés, très fréquentes au début, me protégeaient déjà des agressions de l'environnement. Le lait maternel doux et sucré, plein de protéines et de vitamines, a nourri les premières semaines de ma vie. Je ne pesais que 100 grammes à la naissance mais je prenais très vite du poids. Dès le deuxième jour, mon odorat était bien développé et je savais déjà ronronner. C'était le seul moyen pour communiquer avec ma mère. Et ce

ronronnement, je le garderai toute ma vie. C'est le résultat d'une émotion intense et agréable. Mon « ronron » me sécurise. Dès la première semaine, je pouvais déjà m'orienter grâce aux sons et je reconnaissais la voix de ma mère. Elle se chargeait de notre éducation avec une grande patience. Elle nous a appris tous les comportements de communication propres aux félins que nous sommes. Ma toute petite enfance a conditionné mon équilibre et ma future vie d'adulte.

J'étais en bonne santé, petite boule de poils gris-bruns, rayée de deux lignes noires sur le dessus de la tête qui s'étiraient le long de mon corps jusqu'à ma queue. Un « M » bien dessiné sur mon front prouvait que je suis de la race « européen » que j'avais héritée de mon père. De chaque côté du dos, des dessins bien symétriques, la marque de ma robe rayée. Mes pattes étaient d'un brun plus clair marbré de noir, l'intérieur d'un blanc crème, les joues, le menton et le poitrail d'un blanc éclatant. De fines moustaches raides, très longues de chaque côté de la truffe et déjà de petits yeux verts, vifs et brillants au regard intelligent. Ma fourrure avait une texture douce et soyeuse, et mon poil était court et dense. Si Dieu existe, qu'Il a créée les animaux et en particulier les chats pour le plus grand bonheur des hommes, Il a imaginé sur moi une chose extraordinaire, un signe très distinctif. J'avais une particularité qui n'appartient qu'à moi et pour laquelle on me reconnaîtrait entre des milliers de

chats : sur le bout de ma truffe rose, j'ai trois petits points noirs qui me différencient de tous les autres. Bref, j'étais un petit chaton adorable, une peluche vivante qu'on a envie de serrer dans ses bras.

Au fil des jours, ma curiosité grandissait. M'intéressant à tout ce qui m'entourait, je découvrais de nouvelles odeurs, de nouvelles senteurs, des objets insolites et différents jouets, parmi lesquels une balle aux couleurs éclatantes, qui devaient m'occuper et m'aider à me développer.

La famille Ravincourt habitait une petite ville de province, dans une rue tranquille, au fond de la cour d'un immeuble ancien aux murs noircis par des années de pollution. Grand, maigre, légèrement voûté, avec une tête qui semblait trop petite au bout d'un si long corps, des joues creuses mangées par une barbe hirsute, les cheveux crépus en broussaille, fatigué, usé, les traits marqués, Adrien le père de famille, n'avait aucune particularité. Il paraissait quelconque, apathique et indifférent. Âgé de quarante huit ans, il paraissait quelques années de plus que son âge. Sa voix rauque, sonore et ténébreuse éclatait comme le tonnerre un jour d'orage. Son maigre salaire, simple ouvrier de la seule usine de la ville, depuis toujours, ne suffisait plus à nourrir sa famille logée dans un appartement, au cinquième étage sans ascenseur, bien trop petit et avec juste un minimum de confort. Simone, la mère, quarante trois ans, sans emploi, les cheveux déjà grisonnant, petit bout de

femme d'à peine cinquante kilos, de santé fragile, s'occupait de leurs quatre enfants, qu'elle avait eu déjà sur le tard : Ernest, l'aîné, intrépide et turbulent, querelleur et batailleur, âgé de douze ans, toujours prêt à faire les quatre cents coups, venait de rentrer au collège en classe de sixième. Antoine, chétif et fragile, huit ans, suivait difficilement sa classe de CE2. Robert et Jacqueline les petits derniers de cinq ans, s'épanouissaient en maternelle.

Depuis quelques temps, la famille Ravincourt était poursuivie par la malchance. Ernest après un grave accident de vélo, s'était retrouvé la jambe droite dans le plâtre et immobilisé pendant plusieurs semaines. Dans l'impossibilité de suivre les cours à l'école, Albert son meilleur copain de classe, se chargeait de lui apporter chaque soir ses devoirs à faire, afin de ne pas prendre trop de retard. Antoine, lui, avait attrapé une vilaine coqueluche qui le fatiguait terriblement. Et tout ceci avait occasionné des frais et des soucis supplémentaires, imprévus à un mauvais moment.

Depuis plusieurs mois déjà, le pays subissait une crise économique et financière qui s'aggravait de semaine en semaine et qui s'étendait maintenant à toute l'Europe. Des centaines d'entreprises fermaient, des banques même faisaient faillite. Des milliers de gens, employés, ouvriers et même des cadres, se retrouvaient au chômage. Ces dernières semaines, le directeur d'Adrien avait décidé de délocaliser son

usine dans un pays de l'Est pour un coût de production à moindre frais, sans se préoccuper des conséquences. Sans prendre l'avis de ses collaborateurs, de son équipe de direction, ni même du personnel et encore moins des syndicats, sa décision était prise. Des dizaines d'ouvriers seraient envoyés là-bas et Adrien se voyait menacé. Et le sort de s'acharner encore sur eux. Cet automne-là, une violente tornade s'était abattue sur l'usine et avait emporté une grande partie du toit. De nombreuses machines avaient été endommagées, entraînant l'arrêt de la production. Aussi un grand nombre d'ouvriers dont monsieur Ravincourt s'était retrouvé au chômage technique pour plusieurs semaines. Sa situation financière empirait de jour en jour.

Mais la pauvreté n'explique pas tout. Monsieur Ravincourt, que je n'avais pas eu le temps d'apprendre à connaître, prit un matin une terrible décision. Il ne pouvait pas – ou ne voulait pas – garder ses trois nouveaux chatons. Malgré tout, il ne pouvait tout de même se résigner à nous tuer de sang-froid. Alors, peut-être pire encore, très tôt, alors que le jour n'était pas encore levé, il nous enferma tous les trois dans un sac de toile, descendit l'escalier sans bruit et sortit discrètement. Il alla nous abandonner, mes frères et moi, dans les rues de la ville. Et malgré tout, sans honte et sans scrupules et bien conscient de son geste. Dans les heures qui suivirent, mes deux chatons de frères s'étaient égarés sans que je m'en aperçoive.

C'est ainsi que j'ai perdu leurs traces et que je ne devais plus jamais les revoir, ainsi que ma mère, l'être le plus cher au monde de ma très courte existence.

Dans ce monde que je croyais encore innocent, si pur, comment peut-il exister des êtres aussi cruels, égoïstes et surtout aussi lâches ! Car c'est d'une lâcheté si veule, d'une bassesse si méprisable que d'agir ainsi. Une solution moins cruelle eut été de nous confier à un refuge de la SPA ou à une autre famille qui aurait prit soin de nous, au lieu de nous abandonner à une mort quasi certaine. Je n'ai d'ailleurs jamais su ce qu'étaient devenus mes autres frères, ce qui me rendait encore plus malheureux. Déjà pour moi la vie avait un goût amer et je n'avais que quelques semaines d'existence ! Mon avenir qui aurait pu être d'un rose tendre venait déjà de virer au gris sombre et même au noir le plus ébène.

Je me retrouvais donc tout seul, apeuré, affamé, dans cette ville bien trop grouillante pour moi, les rues fourmillant d'humains et de véhicules circulant en tout sens. Une population aussi hétéroclite que disparate y vivait et cohabitait sans la moindre gêne. J'entendais des bruits sourds, puissants, stridents, des cris perçants, des hurlements de sirènes, des coups de klaxon, des crissements de pneus. Tout ce vacarme oppressant, cette agitation inquiétante, ces bruits assourdissants résonnaient dans mes oreilles si fragiles. J'étais perdu dans ce monde infernal, un monde fou où tout s'agite, où tout va à une vitesse

folle, où je n'avais aucune chance de survivre sans parents, sans personne pour s'occuper de moi et me nourrir.

L'hiver était arrivé en avance cette année-là. Le temps était devenu glacial, un vent cinglant soufflait sur la ville. Déjà, dès la fin d'après-midi, la nuit était tombée très tôt en cette fin de novembre. Une nuit épaisse et sombre m'enveloppait de son voile brumeux. Tout était si gris, pesant, étouffant, angoissant. Je ne voyais que des ombres aux formes étranges autour de moi. La peur m'envahissait. J'étais terrorisé. Et malgré tout, aussi petit que j'étais, l'instinct m'avait poussé à trouver refuge dans la cavité d'un mur de pierre pour échapper au vacarme de la rue et aux odeurs malsaines. J'avais réussi tant bien que mal, à grimper ce mur infranchissable à la seule force de mes pattes et je m'étais blotti dans ce creux minuscule pour essayer de trouver un peu de chaleur et de m'écarter de tout danger.

La pluie commençait à tomber, une pluie pénétrante, fine et perçante, une vraie pluie d'hiver ! J'étais transi de froid, je tremblais et je grelottais. Je me mis en boule, la truffe enfouie entre mes pattes de derrière car elle est très fragile. Au bout d'un certain temps, je finis par m'endormir d'un profond sommeil, croyant ne plus jamais me réveiller. Je ne sais combien de temps a duré ce sommeil.

Steven passait par là. Casquette de velours noir vissée sur la tête, large écharpe enroulée autour du

cou, jean rouge et grosse veste à carreaux sur un pull col roulé en lainage épais, trempé jusqu'aux pieds, il rentrait de son travail d'un pas rapide et décidé. Mécanicien depuis plusieurs années déjà dans un petit garage à l'autre bout de la ville, son métier était devenu une routine. La réparation des voitures, les vidanges, les révisions des freins, les soupapes, les bobines, les alternateurs... il aurait pu démonter et remonter une voiture les yeux fermés. Les mains dans la graisse et le cambouis à longueur de journée, les moteurs et autres mécaniques n'avaient plus aucun secret pour lui. Tout juste la trentaine, un corps élancé et sportif, mesurant un bon mètre quatre-vingt-cinq, les yeux noirs, le regard droit, les cheveux courts et foncés, il était resté célibataire. Taciturne et plutôt timide, il vivait au deuxième étage d'une HLM à la sortie de la ville. C'est donc en rentrant chez lui, les mains relevées sur son col, longeant les murs pour se protéger du vent, qu'il m'aperçut.

D'abord surpris par cet étrange petit corps rond, recroquevillé, puis attiré par quelques gémissements plaintifs dans mon sommeil, il s'approcha de moi, et découvrit un petit chaton, le petit chaton que j'étais. Attendri par ma jolie frimousse, il se pencha et me prit avec une grande précaution dans ses bras musclés. Il m'examina rapidement et comprit aussitôt que j'avais été abandonné. Il m'enveloppa délicatement dans sa chaude polaire écossaise. Je paraissais si minuscule dans ses bras. J'ouvrais un œil

lentement mais trop épuisé, bercé par sa chaleur, je n'eus même pas l'idée ni la force de m'enfuir. Mon sixième sens m'indiquait que j'étais sauvé. Je refermais lentement les yeux et m'abandonnais à mon propre sort. Sans aucune hésitation, jetant un rapide coup d'œil autour de lui dans cette rue déserte, Steven décida alors de m'adopter chez lui.

Je m'installais donc dans ce nouveau foyer. Mais séparé de ma mère si brutalement, son alimentation devenue inexistante pour assurer ma croissance, Steven était obligé de me nourrir au biberon avec un lait de remplacement. Mon sevrage fut donc très précoce mais réussi grâce à la grande attention de Steven. Il était très méticuleux, très maniaque, même trop maniaque peut-être. Chaque chose devait être rangée à sa place, au centimètre près ! Il avait ses habitudes et reconnaissait d'un simple coup d'œil si un objet avait été déplacé. Bref, la vraie vie d'un célibataire endurci avec ses petites manies.

Mais je ne supportais pas de rester tout seul, toute une longue journée, une journée qui me paraissait interminable. Les heures semblaient s'arrêter. Le temps s'éternisait. Alors, comme je m'ennuyais, je devais me trouver une occupation. Je faisais donc mes griffes sur le canapé, puis sur le fauteuil ou encore sur le tapis ou les rideaux du salon. J'avais même découvert un nouveau jeu qui constituait pour moi à arracher le papier peint le long du mur du couloir. Un papier d'une couleur si terne, parsemé de motifs

géants encore plus tristes, que je trouvais si affreux, si horrible et qui ne me plaisait pas du tout. Alors je jouais avec les petits morceaux que je parsemais un peu partout dans l'appartement. Je jonglais également aux billes avec mes minuscules croquettes que je m'amusais à répandre partout sur le carrelage de la cuisine. J'avais également repéré une proie inespérée sur le coin du buffet : Julot, un joli petit poisson rouge dans son bocal. Je grimpais lestement sur le meuble et je me disais ; « voilà un dîner de roi pour ce soir ! » mais le poisson était enfermé dans son aquarium ! Alors la tête à l'envers, en équilibre instable, une patte tendue en avant, j'essayais de saisir cette proie insaisissable. Mais après plusieurs tentatives infructueuses, de nombreuses chutes et moult essais ratés, je compris très vite que je n'en ferais jamais mon repas, et j'en éprouvais une grande déception et une frustration immense.

Quand le soir arrivait, Steven, de retour de son travail, fatigué par une journée harassante, découvrait alors les désastres. Il était furieux. Au lieu d'un câlin que je réclamais, je recevais une méchante correction. Oh, il ne me frappait pas, non, mais je l'entendais crier sa colère, ce qui me terrorisait encore plus. Mort de peur, j'allais alors me réfugier sous le lit et je n'en bougeais plus jusqu'au petit matin.

De nouveau, une intuition me fit pressentir un autre abandon. Et oui, la vie est ainsi faite. Quand on croit tenir un bonheur, aussi mince soit-il, il est bien

trop fragile et s'envole sans avoir eu le temps de le retenir. Mais je ne m'avouais pas vaincu si vite et ne sachant pourquoi, je faisais confiance au destin. La vie si courte ne m'avait pas épargné jusqu'ici. J'avais déjà connu tellement de malheurs en si peu de temps, que les choses ne pouvaient que s'améliorer. J'avais échappé à l'abandon puis à une mort certaine, rien ne pouvait être pire !

Au bout de quelques jours, épuisé et résigné, à bout de force et de patience, car il faut dire que j'avais mis son appartement dans un si triste état, Steven décida de me confier à Lindsay une de ses amies très proches. Ils s'étaient connus très tôt sur les bancs de l'école primaire. Ils avaient poursuivi leurs études dans les mêmes classes puis s'étaient perdus de vue pour apprendre leur métier respectif, chacun très différent. Ils ne se voyaient plus depuis plusieurs mois mais ils étaient toujours restés en contact par téléphone ou par mail. Puis un jour, ils s'étaient retrouvés par le plus grand des hasards, grâce à un ami commun. Mais Steven la connaissait suffisamment pour se souvenir que Lindsay avait toujours eu la passion des animaux. Il savait qu'il pouvait compter sur elle et qu'elle accepterait la mission qu'il voulait lui confier. C'est à dire me confier à elle pour qu'elle prenne soin de moi comme il n'avait pas pu le faire lui-même, puisque absent trop souvent. C'est donc ainsi que je fus recueilli par Lindsay, un froid matin d'hiver.

Me voilà donc tout juste âgé de quelques mois, et pour la troisième fois déjà, dans un autre foyer. Lindsay était une jeune femme, la trentaine, très élégante et dynamique, la taille fine, le corps svelte et élancé... Ses cheveux frisés, châtain clair, ondulaient sur ses épaules. Tout juste mariée, elle venait d'emménager dans un joli appartement qu'elle avait décoré avec grand soin... Elle travaillait à mi-temps dans une boulangerie, seulement trois jours par semaine, ce qui lui laisserait tout le temps de s'occuper de moi. C'était tout ce que je demandais et espérais. Et c'est ainsi que je découvrais un nouveau domaine, le bonheur d'un foyer chaleureux.

Lindsay avait toujours rêvé avoir un animal, chat ou chien, mais l'occasion ne s'était jamais présentée. Et voilà une opportunité qui lui arrivait comme un cadeau du ciel, un vrai cadeau pour son trente-deuxième anniversaire en ce mois de février. A l'annonce de cette nouvelle venue chez elle, de mon arrivée si inattendue, elle s'était empressée de dévaliser les magasins pour y trouver tout le nécessaire dont j'aurais besoin. Elle avait donc pensé à installer un joli coussin rouge tout douillet, rien que pour moi et bien assez grand pour y dormir dans un petit coin tranquille du salon. Autre charmante attention, elle avait pris soin d'isoler mon bac à litière par un rideau sombre derrière lequel je pouvais me cacher. Aucun problème non plus pour chercher ma nourriture. Ma gamelle était bien servie et toujours

pleine de bonnes choses et de délicieuses croquettes. Je profitais de la chaleur de l'appartement où je me réfugiais sur le radiateur pour rêver. A l'extrémité de la pièce, une grande baie vitrée ouvrait sur un balcon tout en longueur. J'avais le droit de m'y promener et de m'y prélasser les jours de soleil quand il ne faisait pas trop froid. J'appréciais particulièrement cet endroit qui me permettait d'avoir une vue sur l'ensemble de la rue puisque situé au troisième et dernier étage d'une petite cité récente et moderne. Dès les premiers jours, j'avais repéré une famille de chauves-souris qui s'était installée juste sous le toit. Je pouvais donc les observer à ma guise. L'envie était trop tentante de monter sur le rebord de la rambarde pour essayer de les atteindre. Mais mon courage a des limites que je n'osais franchir. Toutefois il m'arrivait souvent de claquer des dents en les observant, fasciné par cette proie inaccessible. Je mimais la morsure fatale infligée à ma victime en enfonçant mes crocs dans sa nuque entre les vertèbres. Cette technique de haute précision provoque une mort quasi instantanée en sectionnant la moelle épinière. D'où la nécessité de m'exercer régulièrement pour bien la maîtriser.

Les jours et les semaines s'écoulaient lentement, paisiblement. J'étais heureux. Je n'avais aucune envie de faire des bêtises. On s'occupait enfin de moi. On me dorlotait. On me chouchoutait. J'avais plein de câlins à longueur de journée. On prenait le temps de jouer avec moi. Je courais partout. Je me défoulais. Je